

Lumières

Lumières, organisée par le Centre International d'Art Contemporain de Montréal, du 1^{er} août au 2 novembre 1986

Pascale Beaudet

Volume 31, Number 125, December–Winter 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59069ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudet, P. (1986). Review of [*Lumières / Lumières*, organisée par le Centre International d'Art Contemporain de Montréal, du 1^{er} août au 2 novembre 1986]. *Vie des Arts*, 31(125), 28–31.

LUMIÈRES

Pascale BEAUDET

Pascale Baudet est critique d'art et collabore régulièrement à Vie des Arts, ainsi qu'à d'autres publications canadiennes. Elle détient une maîtrise en Histoire de l'Art, de l'Université de Montréal.

Rapprochement entre l'art et la technologie, l'Exposition Lumières, organisée par le Centre International d'Art Contemporain de Montréal, regroupait quarante-deux artistes en provenance de huit pays. L'exploration des diverses techniques lumineuses était au rendez-vous, notamment néons, projecteurs, téléviseurs, mais aussi laser, hologrammes et interférogrammes.

La sélection s'étend sur huit pays, y compris le nôtre: Allemagne, Angleterre, États-Unis, France, Hollande, Italie, Suisse. Plusieurs têtes d'affiches européennes et américaines (Daniel Buren, Nan Hoover, Christian Boltanski, Giulio Paolini, James Turrell) partagent l'espace avec des figures canadiennes connues ou non. Fait à noter, la représentation locale et internationale s'équilibre¹.

L'examen du choix des artistes mène à une première constatation: huit femmes sur quarante-deux artistes, soit une sur cinq. *Aurora Borealis* en comptait huit sur trente. Il semble que celles-ci n'aient pas trouvé grâce auprès de Claude Gosselin. L'exposition de l'an prochain verra-t-elle huit femmes sur cinquante?

Dans les sélections canadienne et américaine, on remarque plusieurs artistes débutants (près de la moitié), alors que les artistes européens sont presque tous bien connus. Parmi ceux-ci, la moitié ont fait la Biennale de Venise. Buren, Boltanski et Lavier ont participé à la Biennale de São Paulo. Les autres Européens avaient présenté leurs œuvres dans des lieux moins prestigieux mais tout de même renommés. Quant aux Américains, la moitié arrivée était passée par la Galerie Leo Castelli, de New-York, ou par le Musée Whitney. Chez les jeunes, un seul Siler, était allé à São Paulo. Autrement dit, on avait misé



1. Todd SILER
In the Eye of the Electromagnetic Spectrum, 1986.

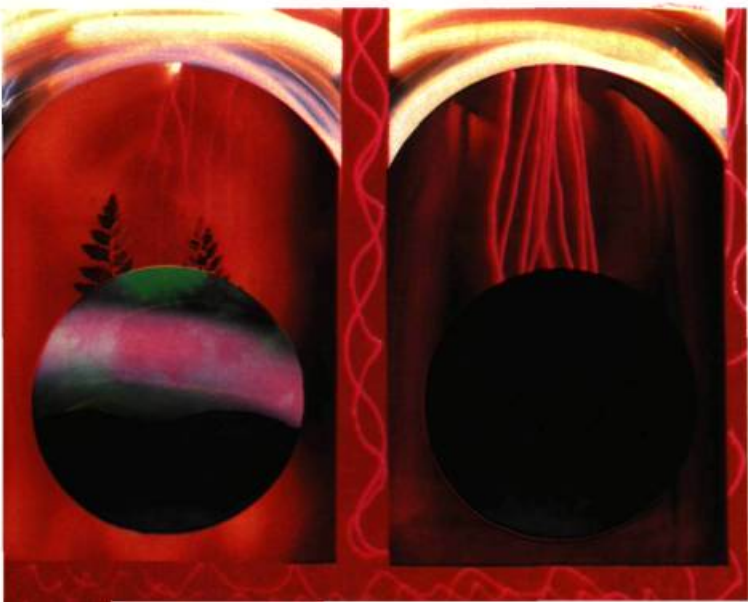
sur des valeurs sûres du vieux continent et sur la nouveauté des jeunes pays. Introduire de jeunes artistes (sans hiérarchiser les espaces) enrichit l'exposition.

Certaines installations d'Aurora Borealis offraient une image technologique mais la plupart se contentaient du bric-à-brac ordinaire de l'art actuel. Alors que Lumières s'engage dans la manipulation de techniques sophistiquées: laser, hologrammes, interférogrammes, mais fait également appel à des techniques plus familières: néons, photographies, projecteurs couplés ou non à des ordinateurs, téléviseurs, vidéo, lumière noire.

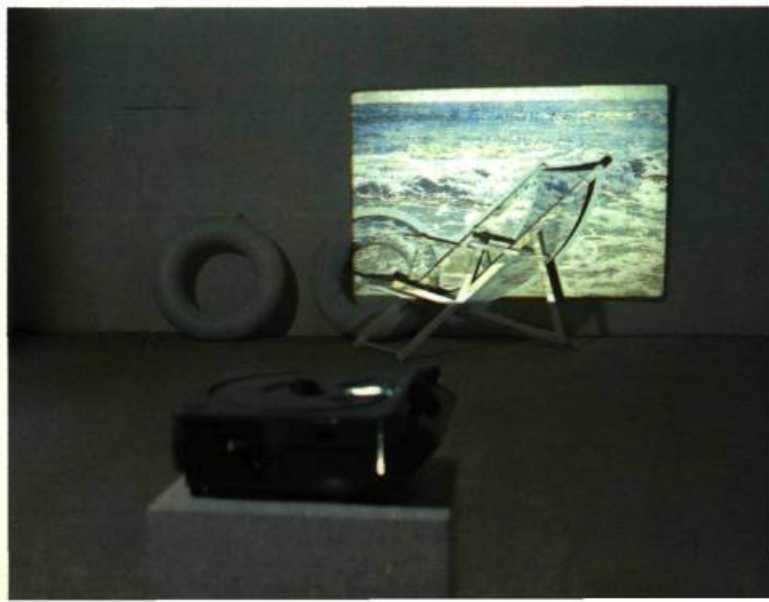
Les textes du catalogue font très nettement référence à l'artiste-homme (femme) de science, mouture 1986 de la conception de la Re-

naissance. Introduire la technologie dans l'art peut provoquer des rencontres stimulantes. Lumières nous en offre quelques exemples fructueux avec James Turrell et Todd Siler. *Danae*, de Turrell, qu'on perçoit d'abord comme peinture et qui n'est que lumière, indique une transformation de l'idée d'œuvre d'art et implique un savoir optique. Todd Siler incarne le lyrisme de la science. Tout en étant fidèle à l'esprit scientifique, il l'élargit jusqu'à lui donner une dimension poétique: le spectre électromagnétique est inséré dans l'espace métaphorique de l'univers.

2. Marvin GASOI
Let There Be Light.



3. Pierre AYOT
Une giornata al sole, 1986.





4. Jon KESSLER
B.C., 1985.



5. Nan HOOVER
Performance/photo.
(Phot. Nan Hoover)

Chris Burden s'inscrit dans un autre registre. Il se fait historien de la science en reconstituant un appareil à mesurer la vitesse de la lumière du 20^e siècle. L'art est alors défini en tant que *geste* d'un personnage qui s'est préalablement décrit lui-même comme artiste.

On peut dire, sans grand risque, que l'exposition est un catalogue des tendances de l'art actuel. Modernisme et Post-modernisme se côtoient: du Minimalisme à l'Art conceptuel, en passant par le Néo-design et le Post-minimalisme et autres néos. Le choix d'un thème semblable (la technique) présente l'intérêt d'évacuer (temporairement) le débat sur le renouveau de la peinture.

Effet du retour du refoulé, la narrativité et la théâtralité préoccupent plus de la moitié des artistes exposés. Paul Hunter, un des jeunes artistes de l'exposition, démontre avec éclat le retour de la nar-

ration: ses maquettes à l'échelle minuscule, scènes de la vie quotidienne new-yorkaise, sont dissimulées dans des tables percées d'ouvertures. Il incarne aussi un phénomène médiatique: l'accessibilité de son art et son aspect séducteur ont fait que la plupart des journalistes de quotidiens ont mentionné son œuvre. Christian Boltanski poursuit une recherche volontairement falsifiée de ses origines en édifiant un délicat théâtre d'ombres aux significations multiples. Mais des écueils guettent les adeptes de la théâtralité. Tim Head voudrait lancer un cri d'alarme contre l'hiver nucléaire, mais, par un effet pervers, la séduction que dégagent l'arbre peint en blanc et les lumières noires ruine cet avertissement. L'effet plastique prédomine: c'est une erreur. L'installation de Muriel Olesen réinvestit brillamment des formes au symbolisme chargé. Aux points culminants des *autels*, projecteurs



6. Bertrand LAVIER
Cubist Movie, 1986.
 Projecteur et film super 8mm.
 (Photos: CIAC-Montréal/Louis Lussier)

hissés sur des socles de plus en plus hauts, les reflets en négatif d'une rose et d'un couteau se joignent aux brillants colorés sur les murs, éclairés par les projecteurs. Geneviève Cadieux, comme plusieurs artistes de Lumières, travaille la représentation. Le regard du voyeur, ici ramené à sa plus simple expression, fixe une photo de femme et une radiographie de femme sur talons hauts. L'artiste met en scène le regard: elle dénonce mais nous met aussi en état de voyeurisme tout en court-circuitant intelligemment son aboutissement, l'image n'ayant rien d'érotique.

En ce qui concerne les utilisateurs de l'hologramme et de l'interférogramme, la majorité de ceux-ci font dériver leur œuvre de la peinture en négligeant la spécificité du moyen, la seule exception étant Dieter Jung. Mais la technologie est aussi employée à bon escient.

Citons, entre autres, Gérard Collin-Thiébaut qui réussit magistralement à combiner la technologie et l'ironie: le bruit saccadé des projecteurs s'harmonise ridiculement à la Valse de Schoenberg et aux minuscules diapositives, dans un espace rond destiné à provoquer un état contemplatif.

Comme exposition, *accessible*, visant à amener le public à l'art contemporain, Lumières est une réussite. Claude Gosselin a choisi une voie médiane entre la grande manifestation internationale (foire d'art contemporain ou biennale) et une exposition nationale d'envergure comme *Aurora Borealis*.

1. L'Exposition a été tenue du 1^{er} août au 2 novembre 1986.